

On peut raisonnablement supposer que la ligne Drocourt-Quéant est la dernière barrière entre notre front de bataille et Douai. Un regard jeté sur la carte montre quelle est la valeur de ce dernier endroit du point de vue des lignes de communication de l'ennemi dans le département du Nord. Lille, Douai et Cambrai sont les points vitaux du système par lequel les allemands ont pu, depuis quatre ans, maintenir leur emprise sur les grands bassins houilliers du nord de la France. L'importance qu'ils y attachaient fut indiquée par leur contre-attaque désespérée, lorsque Cambrai fut menacée par les Anglais en novembre dernier. Et Douai a une valeur pour eux encore supérieure à Cambrai, car cinq grandes routes y convergent et fournissent un puissant bastion de défense pour les mines de houille qu'ils y détiennent.

Déjà Lens est entre nos mains, et ce poste si ardemment défendu, autour duquel les armées anglaises et canadiennes ont évolué depuis deux ans, n'a pas été pris d'assaut mais nous a été abandonné à cause de l'encerclement que nos troupes ont pratiqué avec tant de courage et d'adresse. Il en sera de même de la région que devait protéger la ligne que nous avons pénétrée.

Depuis la semaine dernière, les alliés ont pris Bapaume, Comblès et Péronne et hier est venue la prise de Lens.

Sur le front de la Somme, vers Ham et Guiscard, on note la retraite de nombreux corps de troupes et l'évacuation précipitée des hôpitaux et des postes de secours.

Sur le saillant de la Lys, presque complètement redressé nous avons repris Kemmel sans trop de difficulté et les britanniques sont rendus à 7 milles au sud d'Armentières. Cela représente une avance d'une profondeur maxima de 4 milles sur un front de 20 milles.

Plus au sud, bien que les combats se bornent à des secteurs relativement petits, au nord de Soissons, au nord de Noyon et dans le voisinage de la Vesle, des engagements de la plus grande importance ont eu lieu. Les avantages que nous en retirons expliquent les sacrifices énormes que les allemands ont dû faire pour essayer de conserver ces points.

Au nord de Soissons, les troupes du général Mangin, après trois jours de furieux combats dans lesquels les mêmes positions ont été plusieurs fois prises et reprises, ont progressé sur le plateau qui surplombe la vallée de l'Ailette, derrière le Chemin des Dames, d'où l'on peut clairement apercevoir Laon, l'un des bastions de la ligne de défense allemande.

Les troupes françaises ont rencontré autour de Juvigny l'élite de l'armée allemande, les grenadiers de la garde prussienne. Elles ont infligé une défaite décisive à l'ennemi. Les américains opéraient aussi contre Juvigny. Bien que l'armée américaine forme un corps de troupes distinct, un assez bon nombre de ses divisions sont encore encadrées par les troupes

françaises. Bientôt, après un entraînement suffisant elles auront leur complète autonomie, sous la haute direction du généralissime.

Tous les noms qui reviennent sous nos yeux dans la campagne actuelle, nous sont bien connus. Ils ont été le théâtre d'actions meurtrières en 1916 et 1917. Nous repassons cette année par le même calvaire de sang et de ruines, mais, heureusement, les conditions sont différentes. L'an dernier, l'ennemi se retirait en bon ordre vers une base assurée et préparée d'avance. Cette année, il recule l'épée dans les reins; sa retraite ressemble un peu à une déroute; il n'est certain d'aucune position à l'arrière où il pourra s'arrêter et se refaire.

Il semble que les divers commandants allemands soient laissés à leurs propres ressources et que leur général en chef, ménageant ses réserves, les laisse se tirer d'affaire du mieux qu'ils le pourront. Cela expliquerait l'apparente confusion qui existe sur le front allemand et la pénurie de ses réserves.

"Tous les commentateurs" dit une dépêche de Paris, s'accordent à dire que le succès des anglais aura probablement de grands effets et obligera les armées allemandes en face de Saint-Quentin et de La-Fère, à accélérer leur retraite de peur que le pivot de toute la ligne, à l'ouest de Cambrai ne s'écroule, ce qui mettrait tout le front en péril. A l'extrémité méridionale du front, l'ennemi continue à opposer une résistance énergique entre l'Ailette et l'Aisne, mais l'avance des français leur donne vue sur tout le pays, à l'est, jusqu'à Laon.

C'est pendant que les troupes britanniques enregistrent leurs nombreux succès que les français continuent leur marche triomphale au nord de Soissons, dans le voisinage immédiat du bois de Coucy-le-Château, immédiatement au sud de la grande forêt de Saint-Gobain, où s'abrite, dit-on, un des monstrueux canons qui bombardent Paris à longue distance. L'objet de la poussée française est d'avancer vers Laon qui possède pour les allemands une importance stratégique de même valeur que Cambrai et Douai au nord.

Ne pouvant arrêter l'élan des alliés le grand-état major continue à dire au peuple allemand que l'offensive du maréchal Foch a manqué son effet; que les faibles succès qu'il a eus, lui ont coûté d'énormes sacrifices et que la retraite actuelle n'est que pour raccourcir le front et diminuer proportionnellement les effectifs requis pour la défense. On ne parle pas de la retraite à la ligne de Hindenburg ou plus en arrière encore. Il est certain qu'une fois la retraite bien comprise par la nation allemande le découragement sera grand et l'effet désastreux. Le moral des soldats est sérieusement affecté et des journaux comme le "Worvaerts" organe socialiste, commencent à soulever un coin du voile.

Les hommes politiques allemands ne semblent pas être plus certains de la ligne de conduite à suivre